

RESURRECTION SONG

TEODORO GILABERT

RESURRECTION SONG

ROMAN

R O M A N

BUCHET ● CHASTEL

© Buchet/Chastel, Libella, Paris, 2020.
ISBN: 978-2-283-03315-9

Survival

On dit que la place Tian'anmen est la plus vaste du monde, mais en ce jour férié du 1^{er} octobre 2018, Fête nationale de notre République populaire de Chine, la foule était si dense que la visibilité ne dépassait pas une cinquantaine de mètres. À cette distance, je l'ai forcément vu et reconnu, sans aucun doute possible. Ce fut comme un électrochoc et je me suis lancé d'un coup à sa poursuite, jouant des coudes et des pieds pour me frayer un chemin, avant qu'il ne se perde dans la masse, en se dirigeant vers la Cité interdite. La foule semblait s'ouvrir devant lui, naturellement, et personne ne lui portait une attention particulière. Je l'ai aperçu à nouveau alors

qu'il faisait la queue pour accéder au musée du Palais, cette fois je l'avais bien localisé, je ne le perdrais plus. Et puis, les policiers ont anéanti mon espoir : il fallait attendre, trop de monde, problème de sécurité. Je déteste la police, l'armée chinoise, notamment sur cette place, trop de mauvais souvenirs. Des images d'un combat inégal, le bruit des chars, le son des balles, tirées en l'air et puis sur nous, trois mille morts, sans doute plus, j'ai perdu une amie, Lin Ziyi, elle travaillait dans mon usine, elle était venue soutenir les étudiants, pacifiquement, comme tous les manifestants. Les soldats lui ont tiré dessus et son corps, piétiné par les manifestants paniqués, a finalement été écrasé par un camion et cela aurait provoqué sa mort. C'est l'explication officielle donnée à ses parents qui ont obtenu le droit de voir leur fille une dernière fois à la morgue.

Au bout d'une heure interminable, j'ai pu enfin pénétrer dans le musée du Palais, puis courir à sa recherche dans tous les sens, mais c'était trop tard, il avait disparu.

Heureusement, j'ai pris des photos avec mon téléphone, sinon personne ne m'aurait cru. Mon appareil est de médiocre qualité et pourtant on le reconnaît bien. C'est ce qui me pose problème. Pourquoi les autres personnes dans la foule ne l'auraient-elles pas reconnu? Peut-être parce qu'il est mort en 1981, ce qui rend sa présence invraisemblable à Beijing en 2018? Ou plutôt en raison de sa faible popularité ici, en Chine? Sur la place, il y avait essentiellement des gens qui venaient de la campagne, en train, en avion, certains pour la première fois, afin de célébrer la Fête nationale, tous équipés d'un masque pour se protéger de la pollution insupportable, même un jour férié. Et ces paysans, ces ouvriers de l'intérieur, n'avaient souvent aucune connaissance des artistes non chinois, surtout s'ils étaient morts depuis trente-sept ans. Les plus connectés d'entre eux écoutaient plutôt Rihanna, Lady Gaga ou Justin Bieber... J'ai eu la chance de faire des études d'ingénieur, d'effectuer des stages à l'étranger, d'acheter presque librement des vinyles, des K7 puis des

CD. J'ai profité pleinement de l'ouverture économique dans les années 1980 pour voyager, et si je ne me suis pas vraiment enrichi, je dispose néanmoins d'une discothèque digne de celles de mes amis étudiants américains, anglais ou français.

Avant l'intensification de la censure qui a suivi la révolte du printemps 1989, j'avais édité un fanzine consacré à la musique des autres pays du tiers-monde, imprimé sur les photocopieuses de mon entreprise d'électronique, alors située dans la Zone économique spéciale de Shenzhen, près de Canton. Cela n'inquiétait pas mon patron, ni les services de censure du Parti, au contraire, même si les messages des artistes, souvent hostiles aux politiques des pays occidentaux, ne s'avéraient pas plus élogieux à l'égard du système communiste. Il est vrai qu'au Parti ou ailleurs, il y avait peu de Chinois qui comprenaient l'anglais.

Après la répression sanglante du 4 juin 1989, j'ai dû cesser la parution car d'autres revues encore moins subversives que la mienne ont été interdites par le régime, avec des condamnations lourdes pour leurs

auteurs. La liste exhaustive n'a pas été publiée, mais j'ai entendu parler de revues consacrées à la nouvelle cuisine française, au jardinage écologique, à l'apprentissage de l'autohypnose, à l'actualité internationale du golf et du tennis, au bricolage, à la rénovation des meubles en bois laqué...

J'étais devenu un spécialiste reconnu du reggae, probablement le seul, à ma connaissance, à publier des articles sur le sujet en Chine. Un des rares Chinois à être allés en Jamaïque dans le cadre de ses études. J'avais effectué un stage improbable comme ingénieur du son dans le Tuff Gong Studio, à Kingston, créé afin de libérer les artistes des pressions des gros producteurs jamaïcains de l'époque qui avaient tendance à trop formater la musique. C'était en 1980, juste au moment de l'ouverture prônée par Deng Xiaoping. Boeing avait vendu des avions, enfin fiables, aux compagnies aériennes chinoises, Coca-Cola implantait sa première usine de production à Shanghai... et moi j'avais obtenu ce stage, juste en passant un coup de téléphone depuis le

bureau du directeur de l'École supérieure d'électronique de Pékin. Le billet d'avion m'avait été offert par le Parti qui voyait en moi un élément prometteur. J'avais fait croire qu'il s'agissait d'un grand studio d'enregistrement hypermoderne et que j'allais ramener des informations sensibles permettant de copier la technologie occidentale, sûrement applicable dans d'autres domaines que la musique. Personne ne savait que j'allais là-bas uniquement car j'avais lu l'adresse figurant sur la pochette de l'album *Survival*, sorti en octobre 1979. Je l'avais acheté à Paris, dans le magasin Fnac du Forum des Halles, à l'occasion d'un voyage d'études à l'École polytechnique, où nous étions surtout censés prendre un maximum de photographies des laboratoires et nouer des liens amicaux avec des scientifiques français. Je connaissais déjà un peu Bob Marley, grâce à des K7 qui m'étaient parvenues par l'intermédiaire de touristes étrangers, et je voulais absolument ce disque enregistré après que le musicien eut accompli son rêve : voyager en Éthiopie, mythique terre d'origine du

mouvement rastafari. Un album inspiré par l'Afrique, d'abord intitulé *Black survival*, avant que Bob ne décide de supprimer l'adjectif de couleur jugé rebutant pour le public blanc.

How can you be sitting there

Telling me that you care

That you care?

When every time I look around,

The people suffer in the suffering

In everyway, in everywhere.

Il a eu raison car le message concernait tous les peuples de la planète, y compris nous, presque un milliard de Chinois opprimés par un régime communiste dont la récente ouverture économique ne se traduisait par aucune perspective de démocratisation. Si Deng appliquait enfin sa célèbre formule «Peu importe qu'un chat soit blanc ou noir, s'il attrape la souris, c'est un bon chat», il fallait se rendre à l'évidence, le chat avait seulement assoupli sa doctrine économique, uniquement par réalisme et surtout pas par conviction libérale.

Cette musique a changé ma vie, lui a même donné un sens, bien plus que mon

travail ennuyeux dans les usines d'assemblage d'électroménager dans lesquelles j'avais été embauché après ma sortie de l'école. Bien entendu, j'ai rencontré Bob au studio, je suis devenu son ami, moi, le Chinese rasta man. Pendant un mois, j'ai partagé sa vie, avec sa famille et ses musiciens, les Wailers. Partagé aussi des joints, des matchs de football...

Notre amitié n'a pas duré longtemps, mais je connais assez son visage, sa démarche, pour le distinguer au milieu des centaines de milliers de personnes massées sur la place ce jour-là.

C'est bien lui qui est entré dans le musée du Palais de l'empereur, sans en ressortir.

Après enquête, il semblerait que je sois le seul à l'avoir vu.

Ou à l'avoir reconnu?

Heureusement j'ai mes photos, floues et pixélisées, preuves discutables et discutées. Mes amis me prennent pour un illuminé.

– Certes, on distingue un bonnet rasta. Et alors?

– Tu as encore trop fumé, Chinese rasta man!

Redemption song

3 novembre 2018.

Bondi Beach, New South Wales.

Hauteur: 0,2 mètre.

Période: 13 secondes.

Deux semaines que j'attendais, scotché sur les sites de météo, stressé, fatigué par l'inaction, sûrement insupportable, agité, ma copine n'en pouvait plus. Elle ne comprenait pas que j'étais en train de craquer. À quoi bon habiter juste en face d'un des plus célèbres spots de surf d'Australie, et peut-être même du monde, si c'est pour rester les bras croisés à scruter la houle au point d'en avoir des hallucinations? Bondi Beach n'est plus ce qu'elle était. Encore ce putain de changement climatique? OK, les

filles sont toujours aussi belles, mais elles sont encore plus bandantes quand elles sortent de l'eau après une bonne session, le sourire fatigué, les cheveux décolorés par le sel et le soleil, avant de retirer leur combinaison, de découvrir leur corps de rêve, musclé juste ce qu'il faut. Ma copine n'est pas surfeuse et ne le sera jamais. J'ai tout essayé pour partager avec elle ma passion : le *bodyboard*, le tandem, le *stand up paddle*..., je lui ai même offert un malibu hypergirly en mousse rose avec des fleurs. Non, son truc, c'est le shopping, un peu de roller, du vélo mais juste pour faire les courses. La plage, c'est seulement pour bronzer, recto, verso, recto-verso, ringard et dangereux pour sa peau de presque rousse. Pour bronzer, mais aussi pour me surveiller. Elle est jalouse de toutes ces filles et elle a bien raison. J'étais encore fidèle dans les faits, mais pas dans ma tête. Je ne sais plus pourquoi j'étais tombé amoureux d'elle, à la fac : une soirée banale et très arrosée de fin d'année. Cela ne durera pas. Attendre les vagues avec elle, c'est tout simplement impensable, elle voudrait que

je lui parle tout le temps alors que je suis perdu dans mes pensées, bien au-delà de l'horizon, là où le vent finira par se lever, faisant naître une houle qui se transformera en vagues en arrivant sur la côte Est de l'Australie, tout près de Sydney, ici, chez moi, à Bondi. Ce que j'apprécie chez les surfeuses, c'est qu'elles sont belles naturellement, sans chercher à l'être. Chelsea est très belle, mais elle fait trop d'efforts pour l'être encore plus. À cent mètres, on devine qu'elle n'est pas surfeuse. Son rouge à lèvres, ses ongles parfaits, son brushing, sa démarche déhanchée à la top model, ses escarpins ridicules... Il faudrait que je la quitte, mais je n'en ai pas le courage. Et puis, je n'assume pas. Comment admettre cette évidente vérité : une fois passé un coup de foudre inexplicable, je me suis rendu compte que je ne pourrais pas supporter longtemps son caractère de vraie terrienne, qui parle sans cesse même en regardant la mer, sans aucun espoir d'aboutir au moindre état de contemplation ? Je suis odieux, j'arrive parfois à avoir honte de moi, mais j'ai une belle excuse :

cette putain de houle de merde qui ne vient toujours pas.

Ce soir-là, nous étions toute une bande à attendre la même chose qui ne viendrait pas, mais on ne sait jamais – la météo se plante parfois –, dans la même position, pieds légèrement écartés et toujours les bras croisés. C'est sans effet dommageable pour les hommes, mais cela détruit la silhouette des filles en nous privant du superbe spectacle de leurs seins, habituellement plus exhibés que masqués par les hauts des bikinis.

La houle ne viendrait pas; alors que le soleil commençait à se coucher, mes potes avaient prévu de rester sur la plage pour manger un bout, boire des bières, jouer de la musique, chanter. Un bonheur simple qui risquait de m'échapper.

Il fallait que je leur dise la vérité, mais ils allaient se moquer de moi. Chelsea m'attendait – une soirée avec ses collègues de la Commonwealth Bank of Australia, un bar face à l'Opéra de Sydney, robe en soie fines bretelles laissant pointer ses seins escarpins de douze centimètres

string invisible, presque nue. Chelsea aussi savait être bandante, mais pas sur la plage, plutôt une fois la nuit tombée, quand son maquillage s'estompait naturellement dans la pénombre. Cela signifiait que je devrais aussi me déguiser : pantalon noir chemise blanche mocassins parfum français. Et surtout alimenter une conversation toujours sans intérêt avec ces jeunes banquiers aux dents longues, les seuls réels amis de Chelsea : leurs maisons achetées à prix d'or en construction en vente à louer en projet les salaires toujours plus élevés les primes la Bourse les voyages en Europe au Japon. Heureusement, ils ne parlaient pas des enfants qu'ils auraient le plus tard possible ou peut-être jamais pour s'enrichir librement avant, pour monter en grade. Je ne sais pas pour les autres agences bancaires, mais celle de Chelsea n'était peuplée que de terriens sans intérêt. Des jolies filles cependant, très élégantes, mais qui ne soutiendraient pas la comparaison avec mes copines de surf, une fois sur la plage, sans parler de se mettre à l'eau et de monter sur une planche.

J'hésitais à aller au clash, je savais que j'étais attendu depuis déjà trop longtemps dans l'appartement, que Chelsea tournait en rond, sans savoir ce qu'elle pourrait ajouter ou enlever à sa tenue déjà minimaliste. Mon téléphone était en mode silencieux, et je ne le consultais que pour ausculter la météo, comme si cela ferait venir les vagues. Ce serait pourtant une bien belle occasion pour quitter ma banque. Mais je voulais y mettre les formes sans parvenir à me décider. En plus il y avait Cindy, Laura, Carole, Sally... Quel dilemme!

Je me décidai finalement à prendre une bière, avant d'y aller, de monter au créneau, certain de me faire descendre. Une bière et puis une autre « pour la route », Little Creatures, légère mais goûteuse. La nuit venait de tomber et nous avions mis une lampe à pétrole au centre de notre cercle. John jouait de la guitare et nous reprenions en chœur le refrain :

*Won't you help to sing
These songs of freedom?
'Cause all I ever have*

Redemption songs

Redemption songs...

La flamme éclairait le visage du guitariste de manière changeante – le vent se levait, une brise de terre qui ne nous apporterait rien de bon – et j’étais fasciné par son talent. J’aurais aimé savoir jouer et chanter comme lui, et pas seulement pour épater les filles, toujours en bikini, certaines avaient juste enfilé un T-shirt ultracourt qui valait toutes les robes en soie de Chelsea. Nos regards convergeaient vers John, et pourtant j’avais le sentiment d’être le seul à remarquer une troublante transformation, ou plutôt une apparition puisqu’elle ne durait qu’une fraction de seconde. Aucun doute possible, même si Laura, ma voisine, ne percevait rien de la sorte et m’a pris pour un fêlé lorsque je lui ai fait part de mon impression. Face à moi, selon un rythme aléatoire, indépendant de celui de la musique, c’était bien Bob Marley qui apparaissait. Les autres auraient dû le reconnaître, nous le connaissions tous, même si ce n’est pas vraiment de la musique de surfeur et que notre dope,

c'était plus la bière que la *weed*. J'ai lu dans son regard évaporé qu'il était là seulement pour moi, ce qui expliquait pourquoi mes amis n'avaient rien perçu de ces images quasi subliminales.

*Emancipate yourselves from mental slavery
None but ourselves can free our minds [...]*

J'ai pris ces paroles pour un encouragement et, lorsque les apparitions furent terminées, je suis rentré chez nous. Chelsea était déjà partie, j'avais même reçu un message sur mon téléphone, resté au fond de mon sac à dos.

« Inutile de me rejoindre. »

I shot the sheriff

Je travaille depuis six mois au supermarché Lidl d'Itä-Pasila, à Helsinki. Je me fous de ce boulot de merde, c'est juste parce que j'ai besoin de fric pour manger, je joue de la basse dans un groupe de metal, mais les cachets sont trop irréguliers, les Finlandais sont de gros radins, pourtant pétés de thunes, les patrons de bar nous invitent pour des concerts, c'est plein à craquer et, quand on reçoit chacun un billet de cinquante à la fin, ils nous font comprendre que c'est énorme, que cela leur arrache le cœur. Lidl c'est pourri, les patrons nous exploitent aussi, mais ils ne m'ont pas emmerdée pour mes tatouages

gothiques, mes piercings, ma coiffure pas trop classique au niveau coupe et couleur.

Il y a des clients, des jeunes des écoles sup du quartier, qui me reconnaissent, même déguisée avec mon uniforme bleu et jaune Lidl.

– Annika, qu'est-ce que tu fais là?!

Je n'ose pas leur dire d'aller se faire foutre, à ces enfants de bourges inscrits dans une école de commerce à dix mille euros l'année et qui viennent s'encanailler dans nos concerts comme ils iraient aux putes, mais ils comprennent à mon regard que je les emmerde avec leurs doudounes Napapijri à cinq cents boules et qu'ils feraient bien de s'écraser au lieu de se la jouer copains copines qui me connaissent depuis toujours.

En fait, je vois de tout dans mon Lidl, de l'étudiant Erasmus fauché à l'affût des promotions car le coût de la vie est vraiment plus cher ici que partout ailleurs en Europe, jusqu'aux gens bourrés de fric qui cherchent quand même à économiser ou à s'encanailler auprès du populo, car la mixité c'est bien pour le lien social. On a

même un rayon bio et *gluten free* pour les hipsters à vélo qui sont tous allergiques. C'est vraiment bizarre cette épidémie qui touche de plus en plus les riches.

Je vois de tout, mais la semaine dernière, je suis tombée sur le cul. Devinez qui je mate en train de faire la queue à ma caisse avec un pack de bières sans alcool? Pas reconnu au début, emmitouflé comme un Eskimo avec un bonnet en fourrure acrylique sans aucune couleur rasta. Je déteste le reggae, musique de babas cool qui puent le shit et que je renverrais dans leur pays sous les cocotiers au lieu de les laisser profiter du système finlandais. Mais ce n'est pas parce que je déteste le reggae que je ne suis pas capable de reconnaître Bob Marley. Ou alors c'était son sosie? Il a payé avec un beau billet tout neuf de cent euros et j'aurais préféré une carte bancaire pour lire son nom dessus, pour être certaine de ma certitude. J'aurais aussi pu lui parler, mais je n'avais rien à lui dire.

– *Hello, je suis Annika, je joue de la basse avec Devil Menace, et toi tu es bien Bob*

Marley, la star du reggae qui est morte il y a trente-sept ans ?

Débile.

Il avait l'air malade, mais c'est normal après une mort aussi lointaine. C'était hyperglauque et j'étais bien contente qu'il quitte vite le supermarché. À la pause du midi, j'ai visionné les bandes vidéo du magasin avec mon copain chef de la sécurité qui joue parfois dans notre groupe de metal. Il a des tatouages de guerrier un peu facho qu'il n'ose pas montrer au boulot car Erik est un costaud gentil, du genre à se faire enculer toute sa vie par les patrons. Moi je sais qu'un jour je vais tout faire péter. Je ne sais pas vers quel extrême je penche, mais je suis contre tous ceux qui nous emmerdent. En fait, Bob Marley, je n'aime pas sa musique de ringard ni son délire de Jah people shooté à la beuh, toutes les religions cherchent à nous exploiter, nous faire gober n'importe quoi, mais il n'y a pas que des conneries dans ses chansons, moi aussi je déteste les flics et cela va mal finir s'ils continuent à nous faire chier. Faudrait juste un son qui

dégage pour qu'on y croie vraiment, qu'on ne puisse pas imaginer le moindre regret.

I shot the sheriff, but I didn't shot no deputy! Oh no oh!

I shot the sheriff, but I didn't shot no deputy! Ooh-ooh-ooh!

So much troubles in the world

On dit souvent que le Vatican possède la plus importante agence de renseignement au monde. C'est sûrement exagéré mais cela nourrit l'imagination des romanciers, des cinéastes et bien entendu celle des adeptes des théories complotistes. Une certitude, nous disposons du meilleur réseau *Human Intelligence*, avec plus d'un milliard de fidèles susceptibles de fournir des informations, y compris dans les espaces les plus reculés de la planète. Il faut toutefois cesser de délirer sur l'existence d'un vaste système centralisé de remontée des secrets entendus dans les confessionnaux du monde entier jusqu'au Vatican. La vérité est bien plus modeste. Les membres du clergé ne sont pas seulement les

observateurs privilégiés des âmes, mais aussi des réalités politiques et sociales et des faits divers. La transmission des informations se fait de manière informelle, presque naturellement, avec une efficacité qui dépend des individus et des pays concernés, il n'y a pas de système, encore moins de doctrine. En France, les prêtres se confient régulièrement à leur évêque qui s'adresse ensuite à la nonciature censée assurer si besoin la liaison avec le Vatican. Certes, il y a parfois un décalage entre cette théorie et la réalité. Le cardinal Barbarin, le plus haut dignitaire de l'Église en France, archevêque de Lyon et primat des Gaules, a ainsi écopé de six mois de prison avec sursis pour non-dénonciation d'abus sexuels commis dans son diocèse. C'est sans doute pour éviter ces dissimulations qu'il nous arrive de recevoir des courriers directement, sans qu'ils soient passés par la voie hiérarchique. Monseigneur Luigi Ventura, le nonce apostolique en poste à Paris depuis 2009, me fait entièrement confiance, même si je ne suis pas ecclésiastique, et me transmet toutes les correspondances et informations sensibles, après les

avoir consultées attentivement. Mes attributions ne figurent dans aucun organigramme officiel car il aurait fallu mentionner « responsable du renseignement » : une fonction essentielle mais que toute ambassade, surtout celle du Saint-Siège, tente vainement de dissimuler, dans une totale hypocrisie. Rien ne me prédestinait à exercer ce métier. Après l'École des chartes, j'aurais dû faire de la recherche ou travailler dans une administration et, dans tous les cas, devenir un vrai rat de bibliothèque. J'avais effectué mon stage de master 2 à la nonciature, avenue du Président-Wilson dans le XVI^e arrondissement, pour explorer les archives et avancer dans un éventuel sujet de thèse autour des relations entre la France et le Vatican depuis 1905. Le hasard a voulu que l'on me confie une mission de renseignement apparemment anodine mais qui s'est avérée ultrasensible. Le nonce, en guise de remerciement, m'a alors proposé de travailler pour lui, cette fois contre rémunération, en m'offrant une formation personnalisée. Une sorte d'apprentissage d'agent de renseignement, compatible avec la poursuite de mes

études à l'École des chartes. Je suis donc convoqué dans le bureau de Luigi Ventura pour signer mon contrat et boire un verre de champagne. J'ai trouvé cette invitation surprenante de la part du nonce apostolique, personnage très important que j'avais juste croisé, sans jamais lui adresser la parole, mais j'étais tellement heureux que le doute s'est vite évaporé. Après la troisième coupe, le *monsignore* si affable s'est transformé en personnage libidineux : il a commencé à me caresser la nuque d'une fausse manière paternelle avant de glisser sa main vers mes fesses. J'ai alors décoché le premier vrai coup de poing de ma vie, brisant ses lunettes et éclatant son arcade sourcilière. J'ai cogné tellement fort que j'avais mal à la main, au point de penser à une fracture. Je crois que mon pouce était mal placé, faut-il le serrer avec les autres doigts ou bien le laisser en position naturelle ? J'aurais dû fuir à jamais cet affreux personnage et pourtant je suis resté, écoutant ses excuses pathétiques sans leur accorder le moindre crédit, jouissant du spectacle de ce vieil homme sanguinolent, à quatre pattes, en train de réunir ce qu'il

restait de ses lunettes. Moi aussi je savais faire preuve de perversité. Je suis donc resté à la nonciature, en me taisant sur les agissements de Luigi Ventura. Je savais qu'en échange de mon silence, il ne pourrait plus rien me refuser. Je n'ai pas eu besoin de verbaliser ce contrat immoral, j'ai tout de suite senti qu'il avait compris ce que j'attendais de lui. Il devait être coutumier de ce type d'affaires et je côtoyais sûrement d'autres victimes de ses agissements dans les couloirs de la nonciature.

Ma carrière fut donc accélérée. Après l'obtention de mon master «Technologies numériques appliquées à l'histoire», j'ai aussitôt été embauché avec un salaire très confortable, en tant que «conseiller culturel». Je n'ai de compte à rendre à personne d'autre que monseigneur Ventura et je bénéficie d'un passeport diplomatique assorti d'un budget quasi illimité pour conduire mes recherches, partout dans le monde.

Lorsque j'ai été recruté comme stagiaire à la nonciature, personne ne m'a demandé si j'étais catholique, croyant, pratiquant... tant mon athéisme paraissait évident. C'est

même paradoxalement pour cette raison que ma candidature a été acceptée. Mon incroyance me permettrait d'être plus objectif, de jeter un vrai regard critique sur les faits à analyser, sans qu'il soit brouillé par ma foi et mon éducation religieuse. En ce qui concerne mon anticléricalisme, je dois reconnaître que ma position est devenue un peu plus nuancée après avoir fréquenté depuis plusieurs années certains membres du clergé dotés de grandes qualités humaines, mais aussi de vrais tordus comme Luigi Ventura.

Si mes professeurs de l'École des chartes avaient connu mes intentions réelles lorsque j'ai choisi de me plonger dans l'étude des archives de la nonciature, ils n'auraient jamais validé mon projet. Je comptais m'introduire dans un fruit que je sentais déjà pourri afin de découvrir de quoi faire éclater un scandale susceptible de discréditer définitivement l'Église de France. Je me suis ravisé car mon travail s'est avéré passionnant et mon salaire confortable justifiait mon silence. Pour sauver la face lorsque je me regarde dans ma

glace mentale, j'essaie d'y voir une taupe en hibernation au service de la libre pensée et je parviens presque à me convaincre.

L'idée d'écrire un jour mes Mémoires m'a forcément effleuré. À part quelques anecdotes croustillantes, et d'autres affaires vraiment glauques au sujet des mœurs dépravées d'une infime partie du clergé, et pas seulement de Luigi Ventura, il n'y a rien d'assez excitant pour tenir le lecteur en haleine. Pas de scènes d'action, de cascades, de violence, de sexe... Les sommes en jeu dans les histoires de détournements de fonds ou de corruption paraîtraient dérisoires. Pas de millions de dollars, de lingots d'or, de trésors cachés sur des îles tropicales peuplées de créatures féminines diaboliques capables de détourner du droit chemin, en un seul regard, le plus vertueux des ecclésiastiques. Mon personnage est à l'opposé du paradigme james bondien, sans éclat ni saveur, mais véridique.

Lorsque j'ai reçu le premier témoignage au sujet d'une apparition de Bob Marley à Pékin, j'ai d'abord pensé à un canular et je me suis dit qu'il s'agissait là d'une

superbe idée de scénario pour un thriller politico-religieux. La suite des événements a confirmé cette intuition : en rêvant d'une éventuelle adaptation cinématographique, j'ai rassemblé tous les témoignages provenant de sources diverses, notamment de polices et services secrets amis, partout dans le monde. Loin d'être un canular, cette affaire devenait préoccupante car ce Bob Marley, totalement muet dans un premier temps, s'était mis à prononcer des discours confus mais subversifs, susceptibles de remettre en cause le fragile *statu quo* religieux et politique. Son ubiquité et surtout sa fugacité le rendaient insaisissable. Les images diffusées par des amateurs avec leurs smartphones et parfois par de vrais journalistes avaient répandu la nouvelle de manière virale à l'échelle de la planète. Les vidéos, bonnes ou mauvaises, faisaient partie des plus regardées sur Youtube, notamment celle où il entonnait *a cappella*, «*so much troubles in the world*».

Il marchait sur la plage à Gaza, en échangeant quelques passes avec des enfants qui jouaient au football. Et puis, tout d'un coup, il a disparu, au milieu de la chanson.